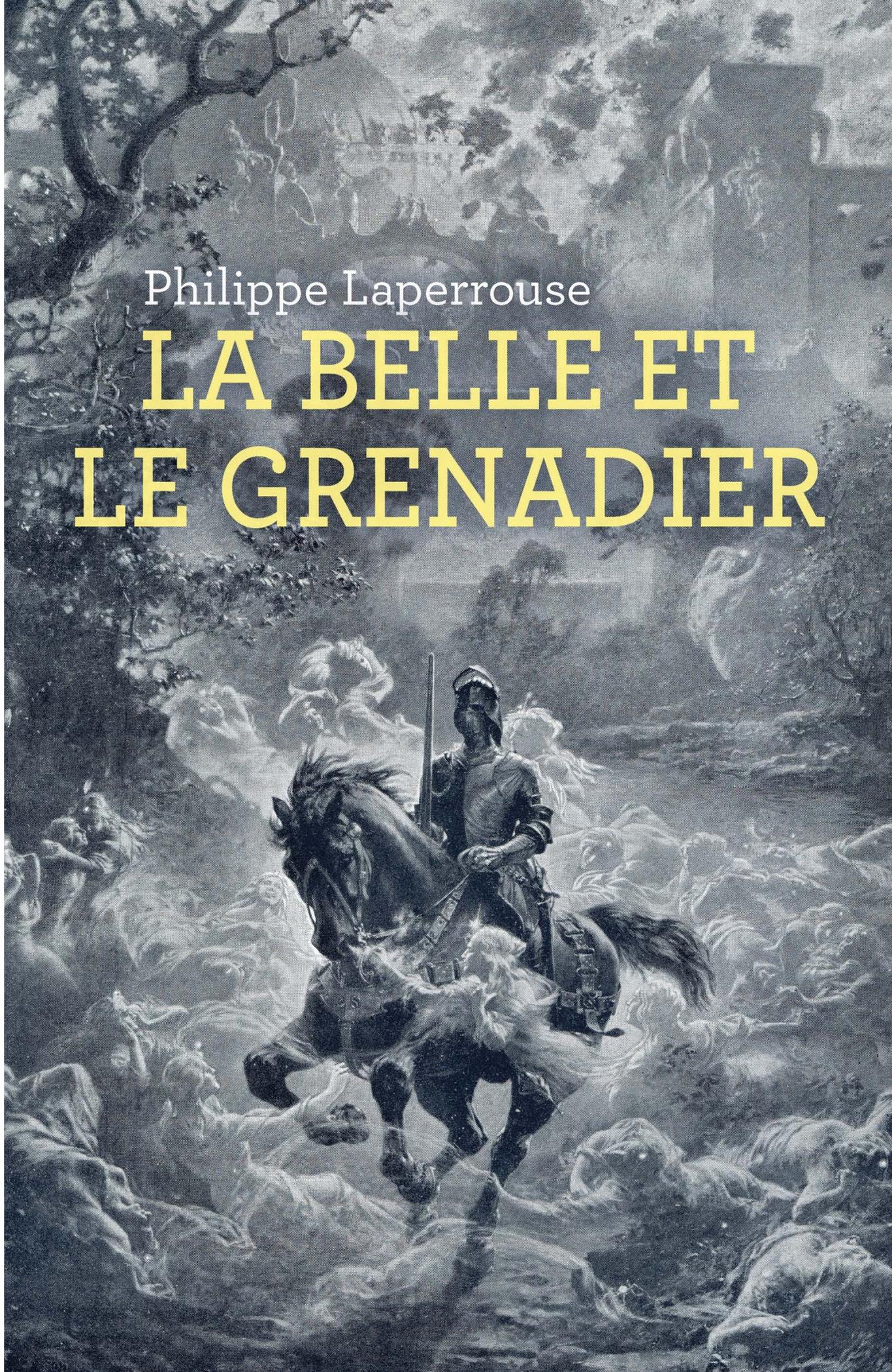


Philippe Laperrouse

LA BELLE ET LE GRENADIER



Philippe Laperrouse

La Belle et le Grenadier

© Philippe Laperrouse, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6205-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

1

Nous sommes le 4 avril 2021, jour de Pâques. Le grenadier de la Garde impériale, Rigobert Bonneville (en grand uniforme), mort au champ d'honneur le 26 août 1913, est attablé dans la salle à manger du château Beausoleil des Dumond. En soi, ça n'a rien d'extraordinaire, sauf que les Dumond ne l'ont pas invité.

L'homme vient de loin, dans tous les sens de l'expression. Il a décidé de s'offrir un petit-déjeuner consistant pour se remettre de la fatigue du voyage.

Au moment précis où il est entré dans son champ de vision, la baronne Roselyne Dumond pousse un cri strident. Le soldat s'y attendait un peu. Il reconnaît volontiers que rencontrer un fantôme vieux de deux siècles dans ses meubles n'est pas une situation paisible. Surtout un dimanche de Pâques. Roselyne hurle au moment où il ouvre un pot de confiture de prunes, dont l'aspect lui a semblé des plus engageants. Ce geste familier n'a pourtant rien de malveillant.

Pour la baronne, le fait est là, incontestable : dans sa salle à manger, un grenadier des armées de Sa Majesté l'empereur se restaure autour d'un bol de lait issu d'une berthe que le fermier a déposée sur le seuil de sa demeure.

Dans une attitude théâtrale, Roselyne, effarée, recule la main sur son cœur jusqu'au mur où veille le portrait de son ancêtre le docteur Poulard, qui se distingua par sa vaillance dans les combats du mont des Singes en 1917.

— Qui êtes-vous ?... Euh... Que faites-vous là ?... Comment êtes-vous entré ?

Des trois phrases qu'elle articule avec la vitesse d'une mitraillette à questions, c'est la troisième qui est la plus compliquée pour le modeste soldat. Vous ne pouvez pas résumer deux siècles de vie en tenant une tartine de confiture. Surtout si la prune visqueuse vous dégouline tranquillement entre les doigts. Rigobert se rend rapidement compte que tout ce qu'il pourrait dire manquerait de sérieux et donc de crédibilité. Il fait un effort de courtoisie néanmoins :

— Grenadier Rigobert Bonneville, du 1^{er} régiment de la Garde impériale.

Il s'est levé, a revêtu son bonnet d'ourson réglementaire et s'est présenté dans une attitude impeccable, ce qui n'arrange rien du piètre avis que Roselyne a sur sa personne, même si le soldat arbore le ruban de la Légion d'honneur sur son plastron. La riposte de la baronne n'est pas très protocolaire.

— Vous vous foutez de moi !

Depuis quelques jours qu'il est arrivé dans cette région que les gens appellent la Drôme des collines, Rigobert commence à avoir intégré certaines expressions courantes dans le peuple de cette époque. Comme tous les esprits fantomatiques, il assimile vite les situations. Il est obligé de constater que les mots que vient d'employer Roselyne ne sont guère courtois. Il en a bien saisi le sens.

— Madame la baronne, je comprends votre surprise, mais si vous vouliez bien, nous pourrions avoir un entretien qui dissiperait les malentendus...

— On ne va rien dissiper du tout ! Sortez ou j'appelle mon mari !

En d'autres circonstances, elle aurait été délicieuse la baronne, mais aujourd'hui elle n'entend pas déployer un charme particulier. En chemise de nuit bleue et vaporeuse, échevelée, ses yeux verts lançant des éclats métalliques, elle s'agite dans tous les sens. Pendant un instant, son regard apeuré se dirige vers le vaisselier ; la pensée de jeter des assiettes à la figure de l'intrus lui traverse l'esprit. Instinctivement, elle estime le coût de la casse bien trop élevé pour la circonstance et se ravise.

— Geoffroy !

Jugeant que le grenadier tarde un peu à exécuter son ordre de retraite, elle tente de pousser le baron son époux en première ligne. Le soldat se souvient qu'à Austerlitz ses camarades et lui continrent les pires assauts des troupes ennemies, alors celui du mari de Roselyne ne l'impressionne nullement... D'autant plus que Geoffroy Dumond, sentant venir une difficulté ménagère, accourt mollement sur les lieux du conflit. Il est encore en tenue légère. Sa robe de chambre fut probablement d'un beau satin moiré, mais visiblement, elle a perdu de sa superbe. Les chaussons de monsieur le baron semblent aussi fatigués que lui. Il est laid, peut-être une laideur du matin, mais laid quand même : un visage gris, boursoufflé, agrémenté de poches et strié de rides, ce qui paraît fréquent chez les bourgeois d'aujourd'hui. Il dispose encore de quelques cheveux roux sur le

sommet du crâne qui s'apprêtent à s'envoler puisqu'il n'a pas eu le temps de les peigner.

La discussion avec Rigobert Bonneville débute sur des bases un peu rudes :

— Qu'est-ce qu'il fout ici, celui-là ?

Faute d'une ouverture plus amicale, le soldat décline de nouveau son identité :

— Grenadier Rigobert Bonneville, du 1^{er} régiment de la Garde impériale.

Un blanc gêné s'installe dans la conversation, puis une réaction qui peut paraître assez primaire s'empare de Geoffroy :

— Roselyne, appelle la gendarmerie. On ne va pas se laisser emmerder par un clochard.

L'insulte est grave. Rigobert fait une nouvelle tentative pour ouvrir des négociations avec l'ennemi :

— Monsieur Dumond, je comprends votre surprise, mais je ne suis en aucun cas un manant. J'ai combattu au service de Sa Majesté à Austerlitz, Ulm, Iéna, Eylau... Je peux vous expliquer ma présence...

— Vous expliquerez ça aux forces de l'ordre, mon petit monsieur !

Roselyne bataille au téléphone pour annoncer au gendarme Grégory Limoux qu'elle est attaquée par un peloton de grenadiers de l'armée impériale. Rigobert a prévu la réaction du couple tout en ayant espéré pouvoir s'expliquer avec ses membres. La veille, il s'est rendu à la brigade locale pour l'anticiper.

Pour assimiler ce qui suit, il faut savoir qu'en tant que fantôme homologué, Rigobert Bonneville bénéficie du privilège d'invisibilité.

Caché par sa transparence en entrant dans la gendarmerie, il est tombé en pleine explication des gravures entre le brigadier Souleymane Kamara et son subalterne Grégory Limoux, qui paraissait très contrarié. Ce dernier ne comprenait pas sa désignation pour assurer la permanence du dimanche pascal alors qu'il avait l'occasion inouïe d'emmener Héloïse au bal. Grâce à Dieu, son supérieur est resté inflexible ; il n'a pas transigé sur le devoir d'obéissance. Grégory Limoux a dû s'incliner. Quant à Rigobert, il a préféré s'éclipser (si l'on peut parler ainsi d'un fantôme invisible).

Désormais, le couple Dumond tourne autour du soldat. Geoffroy Dumond le regarde d'un air mauvais :

— Les gendarmes vont arriver, mon gaillard ! On fait moins le malin, hein !

— Écoutez, Monsieur Dumond, je pourrais vous expliquer, c'est très simple...

— Tu ne m'expliqueras rien du tout ! Bientôt, tu seras hors de ma vue !

À ce moment, Rigobert juge que le châtelain l'exaspère.

— Très bien, Monsieur Dumond ! Comme vous voulez !

Il utilise son pouvoir d'effacement de lui-même, manœuvre qui ne manque pas de produire son petit effet habituel. En général, les gens poussent des « oh ! » et des « ah ! » de stupéfaction, cherchent autour d'eux sous la table, dans les armoires... Mais là, Roselyne Dumond profère une réflexion inattendue :

— Geoffroy ! Qu'est-ce que tu as encore fait ?

L'emploi de l'adverbe « encore » ne plaît pas du tout à Geoffroy Dumond qui bafouille d'indignation :

— Encore... encore... enc...

À ce moment, un crissement de pneus sur le gravier de la cour se fait entendre. La porte de la Kangoo de la gendarmerie nationale claque fortement. Grégory Limoux est d'une humeur chagrine. La seule pensée qu'Héloïse se rendra au bal du village au bras du plâtrier Georges Thouar le révolte. Il est néanmoins obligé de paraître courtois lorsque les deux châtelains Roselyne et Geoffroy Dumond s'approchent et lui souhaitent la bienvenue d'un air patelin.

Geoffroy hésite. Il ne lui semble pas opportun d'expliquer que son épouse a découvert dans sa salle à manger un grenadier de la Garde impériale en uniforme en train de s'empiffrer de la confiture aux prunes concoctée par Lison, la servante du couple. Même un militaire pourrait s'étonner d'un tel tableau.

— Gendarme Limoux ! Quelle bonne surprise ! Figurez-vous que ma femme a cru voir un chenapan rôder autour de notre demeure...

Roselyne Dumond apprécie modérément d'être désignée comme responsable du dérangement des forces de l'ordre. Geoffroy l'oblige à se taire d'un coup d'épaule qui manque de la faire chuter.

Le gendarme Limoux est doté d'un crâne trop petit pour son képi, ce qu'il a répété plusieurs fois à sa hiérarchie sans qu'on change son équipement. Devant la légèreté des Dumond, il retire son couvre-chef et gratte sa chevelure blonde d'un index énergique. Le brigadier Kamara lui a fait la leçon à plusieurs reprises : on ne contrarie jamais les hommes de pouvoir. Or dans ce coin de verdure, il se trouve qu'on parle de Geoffroy Dumond comme prochain conseiller général du canton. Alors, prudence et bienveillance !

Pourtant, le règlement indique que le dérangement de la brigade pour un motif aussi faible mérite une amende. Mais la finesse politique du gendarme l'emporte sur son courage administratif :

— Monsieur Dumond ! Que madame Dumond se rassure ! Nous veillons sur le territoire. De ce pas, je vais moi-même faire une ronde dans les environs.

La scène qui voit s’opposer le soldat des armées napoléoniennes et le couple Dumond est le début de l’épilogue d’une longue histoire.

Le grenadier Rigobert Bonneville est décédé pendant la bataille de Dresde le 26 août 1813. Il fait beau, c’est un jour agréable pour trépasser. Il est fauché par un coup de fusil traître d’un tireur autrichien embusqué. Bouleversé par sa douleur, Rigobert quitte ce monde dans la dignité. Lorsqu’on est grognard dans l’armée de l’empereur, on meurt noblement le visage tourné vers le ciel que l’on contemple une dernière fois. Sans faire d’embarras.

C’est là, pendant quelques minutes de souffrance, qu’il le voit, émergeant des nuées. Souvent les enfants s’amusent à donner des formes connues aux mouvements des nuages qu’ils observent. Mais au moment où Rigobert Bonneville rend son âme à Dieu, il ne s’agit pas de jeu. Il aperçoit une silhouette d’homme dans l’espace infini. Certes l’aspect est flou, mais Rigobert a encore assez de lucidité pour reconnaître un chevalier, et pas n’importe quel chevalier. La croix qu’il porte sur la poitrine, Rigobert la connaît : un Templier ! Sa tenue ne laisse aucun doute, c’est un Templier, un de ces moines soldats qui guerroya dans tout l’Orient (et ailleurs) jusqu’au XV^e siècle. Le mourant perçoit faiblement un grognement, puis plus nettement quelques paroles. L’apparition s’adresse au grenadier au moment où il trépassé. Rigobert se dit qu’il est normal de perdre la raison dans un moment pareil et d’entendre des voix.

— Rigobert, tu ne vas pas disparaître, ça ne m’arrange pas ! Je suis Jehan de Bonneville, ton ancêtre...

— Jehan... Jehan...

— Oui, dépêche-toi de me comprendre parce que je n’ai pas beaucoup d’énergie et à première vue, toi non plus !

La « chose » s’estompe dans l’éther au fil de son discours, mais Rigobert a le temps d’intégrer l’essentiel. D’abord la bonne nouvelle (enfin, c’est ce qu’il